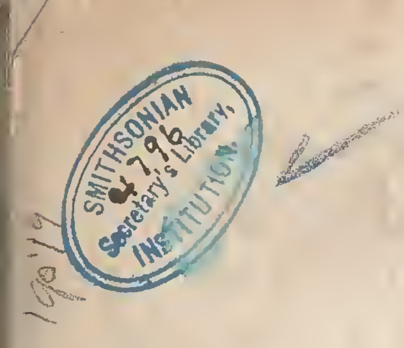


FAUST

Esquisses dessinées par Retsch

Paris

Giard, Editeur, Rue Pavée St. André des Arts, No. 5.

(1830)

INTRODUCTION.

Lorsqu'une tradition s'établit dans un pays, elle a, soit que vous l'appeliez conte ou superstition, un intérêt particulier qui s'étend jusqu'à ses moindres détails; élevée en même temps que nous, elle a avec nous une parenté, une analogie qui nous en fait adopter jusqu'aux incohérences, jusqu'aux bizarreries : ses défauts mêmes se casent dans nos idées, de manière à nous les représenter sous une apparence de vraisemblance qui existe jusqu'à ce que nous employions la raison pour la combattre. Mais par le même motif qu'adoptée et goûtée dans le pays où nous la recevons en naissant, elle croît avec nous et se prête aux inspirations du génie; de même aussi elle se refuse à une transplantation improvisée, ou du moins de nombreux essais doivent-ils être faits avant qu'elle prenne racine.

Tel a été en Allemagne le sort de Faust; tel sera-t-il aussi en France. Un fait réel, consigné dans l'histoire, a toujours été l'origine des traditions : à la vérité le fait est souvent à la tradition moins que le roman à l'histoire; mais enfin la liaison existe, et l'un se reconnaît facilement dans l'autre. La tradition de Faust est basée sur deux faits historiques distincts, qui se rapportent à deux individus et à deux époques différentes : leurs actions confondues, et les conséquences de la manière de vivre de l'un placées comme résultats de la vie de l'autre, en ont été les premiers éléments. Voici ce que l'histoire peut réclamer de ces faits.

Au commencement du quinzième siécle, Guttenberg eut la première idée de l'imprimerie; il avait déja fait, vers 1449, plusieurs essais heureux, lorsqu'il s'associa par raison de spéculation un nommé Faust ou Fust, Anglais d'origine, et riche joaillier établi à Mayence. Bientôt après il lui abandonna son imprimerie, que celui-ci dirigea de concert avec un nommé Peter Schœffer, et en introduisant dans cette nouvelle industrie un grand nombre d'améliorations. L'ouvrage qu'ils s'attachaient sur-tout à produire était la Bible, en latin et en allemand, comme le livre le plus recherché à cette époque; mais les moines ne virent pas sans étonnement se multiplier, en grande quantité et à bas prix, les copies de la Bible, qui, en même temps qu'elles les privaient de ce genre d'industrie, leur semblaient provenir d'une source extraordinaire : et, soit médisance, soit ignorance, ils répandirent le bruit que le diable n'y était pas étranger. La mort de Faust en pays étranger (il mourut à Paris de la peste en 1466) accrédita davantage cette croyance que, livré au diable par serment, il avait été enlevé par lui à sa mort.

Un autre fait distinct, et d'une époque plus rapprochée de nous, est celui qui a rapport à un docteur Faust, vivant au

commencement du seizième siècle. Natif de Knittlingen, en Souabe, il fut envoyé par son père à Wittenberg où il s'adonna aux sciences. Il s'occupa d'abord de théologie, où il fut reçu docteur; puis se livra à la médecine, à l'astrologie, et enfin à la magie, où il excella, et instruisit John Wagner son compagnon [1].

De ces deux faits distincts, et assez simples comme on le voit, s'est composée la tradition qui peu à peu a grandi et s'est entouré de plus de circonstances extraordinaires, à mesure qu'elle a acquis plus de popularité.

Déja depuis long-temps ces aventures singulières remplissaient les soirées du paysan; depuis long-temps aussi les marionnettes et les artistes en avaient fait leur profit, sans que le génie se fût aperçu que dans cette matière grossière il y avait l'étoffe de plus nobles tissus.

Lessing, le premier, y trouva l'inspiration de deux tragédies, dont il ne nous reste malheureusement qu'un fragment d'une grande beauté, et qui suffisaient pour exciter la curiosité, et appeler l'attention des hommes de génie sur un sujet qui pouvait être si fécond en inspirations.

Gœthe saisit cette idée de toute l'étendue de son imagination, et produisit cet œuvre remarquable dont les suffrages de l'Europe entière ont sanctionné le mérite. Ce n'est point ici la place d'une dissertation où l'on pourrait établir le plus ou moins de part que peuvent avoir le goût, l'art, ou le génie dans ce drame, ni celle de manifester notre admiration pour cette belle production; le cadre trop restreint qui nous est imposé sera notre excuse. D'ailleurs, que pourrions nous dire, si ce n'est d'indiquer ce que nous avons éprouvé aux personnes qui, comme nous, admirent ce chef-d'œuvre, ou de priver celles qui ne le connaissent point de ces impressions primitives et à soi si précieuses et si peu connues, parcequ'elles sont toujours gâtées par les froides discussions de cette race de critiques commentateurs, qui ne connaissent de l'art que la science d'en disséquer les parties et d'en offrir les lambeaux ainsi défigurés à des yeux prévenus?

Je n'entreprendrai donc que de donner un récit succinct de la piéce, un programme de la marche de l'intrigue. Le talent de l'artiste supplée largement au reste, et les personnes qui n'ont point le bonheur de pouvoir lire l'original [2], trouveront une espéce de compensation dans ces compositions si gracieuses, et dont Gœthe lui-même s'est déclaré l'admirateur.

[1] Gœthe, dans son poëme, semble n'avoir eu en vue que ce personnage. Klinger, au contraire, confond les deux traditions. L'un a greffé la poésie sur l'histoire, l'autre le roman sur la tradition; Schink, Schreiber, et Muller, ont traité également ce sujet.

[2] Nous n'avons jusqu'à présent de ce chef-d'œuvre que de mauvaises traductions, souvent même infidèles. Inimitable, à la vérité, on a pu cependant transmettre dans notre langue un peu de cette ironie diabolique, de ce dégoût au milieu des sciences, et sur-tout quelque chose de cette bonhomie de l'innocence, caractères principaux de cet ouvrage si bien peints dans l'original.

DRAME DE FAUST.

PROLOGUE DANS LE CIEL.

PLANCHE I.

L'Éternel est assis au milieu des anges, qui font retentir l'air de leurs chants mélodieux; Méphistophélès seul, archange déchu, n'y prend aucune part, et murmure sur la perversité qui règne sur la terre dont il plaint les pauvres habitants, si misérables, dit-il, qu'il n'ose plus les tourmenter. Mais le Seigneur lui cite Faust comme un homme qui le sert et l'honore; Méphistophélès semble attacher peu d'importance à toutes ces qualités apparentes, et *s'engage, si on lui en laisse liberté entière, à détacher encore celui-là de la sainte cause,* et à le plonger dans l'abyme du vice. L'engagement est accepté, et le diable descend sur la terre pour combiner ses machinations.

DRAME.

PLANCHE II.

Faust, plongé dans le travail, entouré de tout l'attirail de la science, se sent accablé de dégoût, et quitte ses études, qui ne font qu'exciter la soif de la science qui le consume, sans rien lui révéler de ce qu'il desirait savoir. Il sort de la ville avec son serviteur Wagner pour se promener quelque temps sur la place où se réunit le peuple. Au moment de rentrer dans la ville, *il fait remarquer à son compagnon un chien qui le suit, et qu'à différents cercles qu'il décrit, ainsi qu'à une trace de flamme qu'il laisse derrière lui*, il reconnaît pour un être extraordinaire. Mais Wagner ne voit dans cet animal qu'un chien noir qui a perdu la trace de son maître.

PLANCHE III.

Faust, revenu chez lui, accueille hospitalièrement cet animal, et se remet à ses travaux avec une nouvelle ardeur; mais il est bientôt interrompu par les hurlements répétés de son hôte, auquel il demande vainement de se taire. *Impatienté il veut se lever pour le mettre à la porte*, *quand celui-ci se gonfle*, prend la forme d'un hippopotame, puis d'un éléphant, et disparaît sous un nuage d'où sort Méphistophélès en habit d'étudiant. Faust, accoutumé à ces sortes de prodiges, s'étonne peu de cette apparition; mais au lieu d'en profiter comme il aurait pu le faire, il l'interroge puérilement sur son avenir. Le diable profi-

tant alors de cette faiblesse, lui répond d'une manière diffuse, embrouille ses idées, l'endort, et s'échappe pendant son sommeil, en détruisant un sortilége attaché au-dessus de la porte, et qui l'empêchait de sortir de la chambre.

PLANCHE IV.

Le lendemain Méphistophélès se présente devant Faust, et veut lui proposer d'abandonner ses livres et ses instruments, source d'ennui et de douleur, et de jouir avec lui des charmes de la vie. Faust, persuadé que son cœur est fermé à toute sensation de bonheur, s'abandonne volontiers à ses promesses, sur l'exécution desquelles il ne compte pas, *et scelle de son sang un pacte avec lui*, par lequel celui-ci s'engage à obéir à toutes ses volontés sur cette terre, moyennant qu'il lui rendra la pareille dans l'autre.

PLANCHE V.

Enveloppés tous les deux dans le même manteau, ils s'abandonnent alors aux vents, et commencent ensemble leur voyage de délices. Méphistophélès conduit d'abord son élève dans une taverne, à Leipsick, où des buveurs sont réunis, et oublient dans le vin toutes les contrariétés de ce monde. Tant pour montrer à Faust sa puissance que pour accoutumer ses yeux aux excès et aux désordres, il propose à chacun des convives de lui verser le vin qu'il desire. L'offre est acceptée; par son ordre on apporte une vrille, *et il fore la table d'autant de trous qu'il se trouve de buveurs. Le vin coule bientôt en abondance;* mais dans leur ivresse ils oublient l'ordre exprès qui leur a été donné de n'en point laisser tomber par terre, et il se change en flamme; on crie au prodige, à la sorcellerie, on veut se jeter sur eux; mais par la puissance de Méphistophélès leur vue est éblouie, ils n'aperçoivent plus que coteaux enchantés, que vallées délicieuses, et les deux étrangers s'échappent au milieu de leur ravissement.

PLANCHE VI.

Ils se rendent de là dans le réduit obscur et hideux d'une sorcière qui a la puissance de rajeunir. En son absence ils sont reçus par sa domesticité, composée d'un singulier assemblage de hiboux et d'animaux moitié chat et moitié singe. En examinant l'attirail bizarre et dégoûtant de cette habitation, *Faust s'est approché d'une glace magique dans laquelle il aperçoit une femme endormie,* qui l'enchante par ses attraits, et dont la possession lui semble la plus grande félicité. Son compagnon lui en fait la promesse.

PLANCHE VII.

La sorcière arrive pour le détourner de sa contemplation; elle commence ses magiques cérémonies : un cercle est formé des plus bizarres attributs; les paroles les plus incompréhensibles sont prononcées; des torches éclairent la scène; et Faust, au milieu de tout ce mouvement, prend des mains de la vieille la coupe enchantée, *et va pour l'approcher de ses lèvres lorsqu'une flamme s'en échappe et l'intimide.* Cependant il cède aux remontrances de Méphistophélès, et ses rides disparaissent.

PLANCHE VIII.

Ils repartent de nouveau et traversent la ville; au détour d'une rue, Faust aperçoit une jeune fille dont le port gracieux et l'innocent maintien le frappent et l'enchantent. *Il s'approche d'elle et lui offre son bras:* mais un refus modeste irrite davantage la passion qui vient de s'élever dans son cœur. Il somme Méphistophélès de remplir ses engagements et de se rappeler ses promesses. Un seul ruban, un rien qui lui ait appartenu lui suffit, ou seulement d'entrer dans sa chambre, de respirer le même air qu'elle. L'esprit malin, pour exciter davantage le feu qui le dévore, ne lui accorde que la plus faible partie de ses desirs, et lui promet de le conduire dans sa chambre dès qu'elle en sera sortie.

PLANCHE IX.

Marguerite, de son côté, vient de rentrer dans sa chambre; *elle arrange ses cheveux* en pensant au beau cavalier qui lui a offert son bras; sa hardiesse lui fait présumer qu'il est d'un rang élevé. Un instant après, elle sort pour aller chez sa voisine madame Marthe.

PLANCHE X.

Méphistophélès fait aussitôt entrer Faust, qui se sent dans tout l'enchantement de la passion satisfaite, dans ses jouissances les plus pures et les plus tranquilles. Mais un témoin le gêne, et il éloigne son compagnon en lui commandant d'aller chercher quelque présent. *Alors il s'approche du lit, s'assied dans un grand fauteuil*, et savoure toute la pureté, toute l'innocence de ce saint lieu. *Méphistophélès revient bientôt annoncer qu'il faut s'éloigner,* que Marguerite revient chez elle, *et il laisse dans l'armoire les bijoux qu'il s'est procurés.*

PLANCHE XI.

Marguerite trouve l'air de sa chambre suffoquant; elle ne sait l'attribuer qu'au malaise qu'elle éprouve. Elle se déshabille et ouvre son armoire pour y placer une partie de ses vêtements. Quel est son étonnement d'y trouver une riche cassette! La curiosité l'emporte bientôt sur ses scrupules, elle l'ouvre, et sa surprise augmente en voyant les riches bijoux qu'elle contient. Qu'ils m'iraient bien! pense-t-elle; essayons-les! et, seule dans sa chambre, *elle se pare des chaînes et des bracelets.* Au retour de sa mère, elle lui montre la riche cassette, et lui raconte où elle l'a trouvée. La bonne femme soupçonne de suite quelque intrigue cachée sous de pareils présents; d'ailleurs elle se souvient que bien mal acquis ne profite pas, et elle en fait l'offrande à l'église pour la rémission de ses péchés.

PLANCHE XII.

Faust, bientôt averti du peu de succès de son premier cadeau, ordonne à Méphistophélès d'en mettre un autre à la même

place, ct plus riche, et plus magnifique. Cette fois Marguerite, devcnue plus prudente, ne s'adresse plus à sa mère; elle prend la cassette, et la porte à sa voisine, madame Marthe, cn lui racontant que c'est la seconde qu'elle reçoit, et l'usage qu'on a fait de la première. Madame Marthe qui veut éviter quc l'église s'enrichisse une seconde fois d'aussi beaux cadeaux, conseille à Marguerite de lui laisser sa cassette. Tu viendras, dit-elle, les essayer de temps en temps, tu te promèneras ainsi parée devant la glace, c'est toujours un plaisir; *et elle commence à l'en faire jouir en lui ajustant les chaînes et les bracelets.*

PLANCHE XIII.

Au milieu de ces préparatifs de coquetterie quelqu'un frappe à la porte, *et c'est Méphistophélès qui se présente* sous prétexte d'informer la dame Marthe de la mort de son mari; et pour lui en fournir une preuve convaincante, *il la prie de recevoir un sien ami* qui, comme lui, est censé avoir été témoin du fait. *La visite est consentie;* la dame Marthe les recevra le soir dans son jardin.

PLANCHE XIV.

Quoique Faust ait été d'abord indigné de l'idée de porter un faux témoignage, il a cédé pourtant, ne voyant que ce seul moyen d'être introduit près de Marguerite. Ils entrent dans le jardin, et pendant quc Méphistophélès entretient la dame Marthe des circonstances de la mort dc son mari, Faust s'abandonne à toute la passion qui s'insinue dans son cœur. Plus transporté que jamais de l'innocent naturel de Marguerite, *il l'écoute avec ravissement pendant qu'elle consulte une fleur qu'elle vient de cueillir, et qui doit lui apprendre si elle est aimée.*

PLANCHE XV.

Plus tendre et plus confiant, il fait passer dans le cœur de Marguerite tout l'entraînement dc sa passion. Effrayée de ce qu'elle ressent, la pauvre fille s'enfuit et se réfugie dans la cabane du jardin; mais Faust la suit *et la presse dans ses bras; alors elle cède à son entraînement, elle lui rend son baiser,* et lui parle de son amour. Méphistophélès vient aussitôt les interrompre en les avertissant qu'il se fait tard et qu'il faut se séparer.

PLANCHE XVI.

Entraîné par son dangereux compagnon dans tout le tourbillon des plaisirs, Faust néglige Marguerite en regrettant cependant toujours de ne point lui consacrer plus de temps. Celle-ci aussi se croit oubliée; *seule, dans sa chambre, devant son rouet, ses mains se refusent au travail, et ses souvenirs seuls remplissent son ame.*

PLANCHE XVII.

Faust ne résiste plus au desir de la revoir; il revient près d'elle, et la console de cette courte absence; ils conviennent de

se revoir la nuit, dans sa chambre, et la confiante Marguerite prend des mains de son amant un narcotique, dont quelques gouttes, suivant lui, doivent suffire pour tenir sa mère endormie; mais, machination diabolique! ce breuvage est un poison qui tue sa vieille mère, et la pauvre Marguerite est dévorée de remords en pensant qu'elle seule est la cause de sa mort. *Elle prend des fleurs dans une corbeille et va sur les remparts les exposer devant la madone*, en la conjurant de jeter un regard de pitié sur sa misère.

PLANCHE XVIII.

Plus hardi, et toujours aussi passionné, Faust vient la nuit sous les fenêtres de sa belle, et son compagnon joue de la guitare et chante. Valentin, brave soldat, frère de Marguerite, arrivé depuis peu dans la ville, soupçonne sa sœur de quelque intrigue, et veille aux alentours de la maison; les sons de la guitare attirent son attention, et bientôt les paroles qui accompagnent cette musique excitent son indignation; il s'avance, *brise en mille morceaux l'instrument, et, l'épée au poing, les défie au combat. Faust se met en garde, et, soutenu par son compagnon qui détourne les coups de son adversaire, il lui enfonce son épée dans le cœur.* Valentin tombe en criant au secours. Faust et son compagnon s'enfuient.

PLANCHE XIX.

Une masse de peuple accourt aux cris de Valentin; la dame Marthe et Marguerite descendent précipitamment de leur chambre; on l'entoure, on veut lui porter des soins, *mais il refuse tout secours, et accable de reproches sa coupable sœur.* Va, lui dit-il, ce coup n'est rien, car il me mène à Dieu comme un brave et honnête soldat; mais la vraie blessure est celle que tu me fis en abandonnant la voie de l'honneur.

Il meurt dans les bras de sa sœur désespérée.

PLANCHE XX.

Accablée de douleur, poursuivie de remords, Marguerite se traîne à *l'église; mais c'est vainement qu'elle cherche à fixer son attention; à chaque verset que chantent les prêtres, le mauvais esprit est là qui retourne le poignard dans son cœur.*

PLANCHE XXI.

Entraîné dans le tourbillon des plaisirs par son guide fatal, qui cherche à étouffer en lui tout reste de sentiments élevés, *Faust gravit avec peine les abords difficiles des montagnes du Hartz, pour assister, sur son sommet, à la nuit du sabbat.*

PLANCHE XXII.

Arrivé au milieu des invités de cette fête infernale, le plus singulier spectacle frappe ses yeux. Son attention, dirigée entièrement sur les différents épisodes de cette représentation diabolique, s'arrête tout-à-coup sur un objet qui se rattache

au seul sentiment vertueux qui ait encore quelque pouvoir sur son cœur; *c'est l'image de Marguerite qui, pâle, et cependant toujours belle, s'avance lentement et comme si ses pieds étaient attachés l'un à l'autre.* Vainement Méphistophélès s'efforce-t-il de le détourner de cette apparition, *Faust s'y attache et lui fait remarquer une raie rouge autour de son cou, dont il lui demande l'explication;* mais il n'obtient pas de réponse.

PLANCHE XXIII.

Ne pouvant maîtriser son inquiétude, il a renouvelé ses demandes, il a multiplié ses questions, et tout le malheur de Marguerite lui a été découvert. Accablée de la mort de sa mère, du meurtre de son frère, désespérée de se voir abandonnée de celui à qui elle avait tout sacrifié, elle a cédé à la honte, elle a tué l'enfant qu'elle venait de mettre au jour. Son crime ne tarda pas à être découvert; on l'a traînée en prison, et le jugement a été prononcé; elle doit mourir sur l'échafaud. Et c'est lui qui est cause de tout, c'est lui qui seul a commis tous les crimes! *A ce récit affreux, Faust ne se contient plus; il verse sur le mauvais génie qui l'a guidé dans cet affreux labyrinthe de malheurs toute l'amertume qui se trouve dans son cœur.*

PLANCHE XXIV.

Enfin il obtient de lui de le mener dans la prison et de lui donner les moyens de l'arracher à la mort. Ils partent sur des chevaux enchantés pour se rendre à la ville. *Au milieu de la campagne ils passent devant un lieu d'exécution où des sorciers tiennent assemblée.* Faust en demande l'explication à son guide, mais la rapidité de leur allure les entraîne loin de là sans que celui-ci ait daigné répondre.

PLANCHE XXV.

Méphistophélès a enlevé les clefs de la prison au geôlier qu'il a endormi, et il attend à la porte en tenant les chevaux. Faust, le cœur oppressé des sentiments les plus douloureux, *entre dans un cachot humide, et trouve celle qu'il a séduite*, celle qui eût été heureuse si ses regards ne se fussent attachés sur elle, *enchaînée et couchée sur la paille, la figure cachée dans ses mains pour voiler sa honte.*

PLANCHE XXVI.

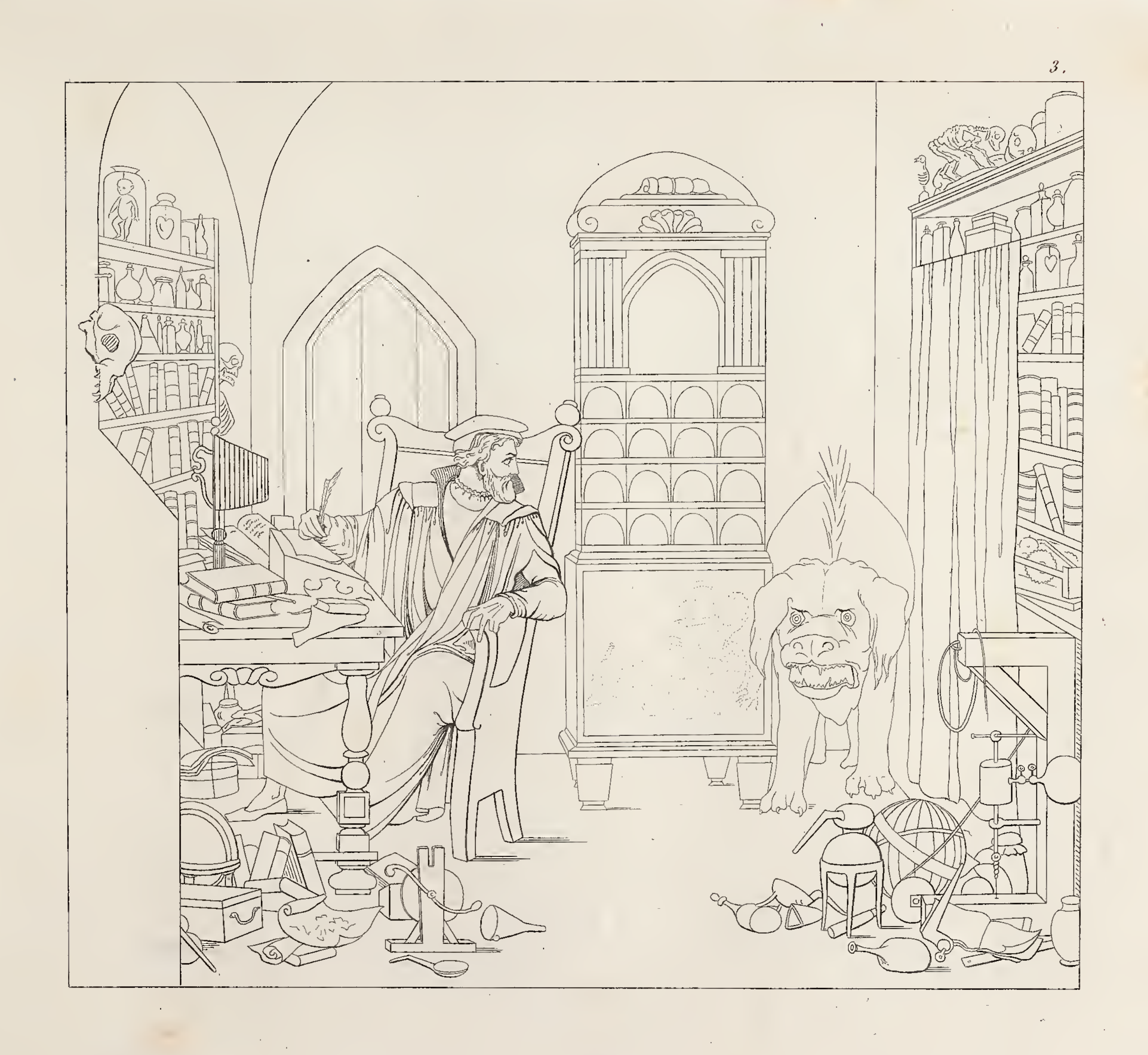
Il lui adresse la parole, mais c'est en vain; la malheureuse a perdu la raison, et ne voit en lui que le bourreau qui va la conduire à l'échafaud. Bientôt cependant, au milieu de son égarement elle reconnaît la voix de son séducteur, et lui retrace en paroles déchirantes, et leur amour et son malheur. *Faust cherche à l'entraîner hors du cachot, mais elle s'y refuse; et lorsqu'elle entend la voix de Méphistophélès elle se recommande à Dieu.* Faust la quitte et se laisse entraîner par son guide fatal.

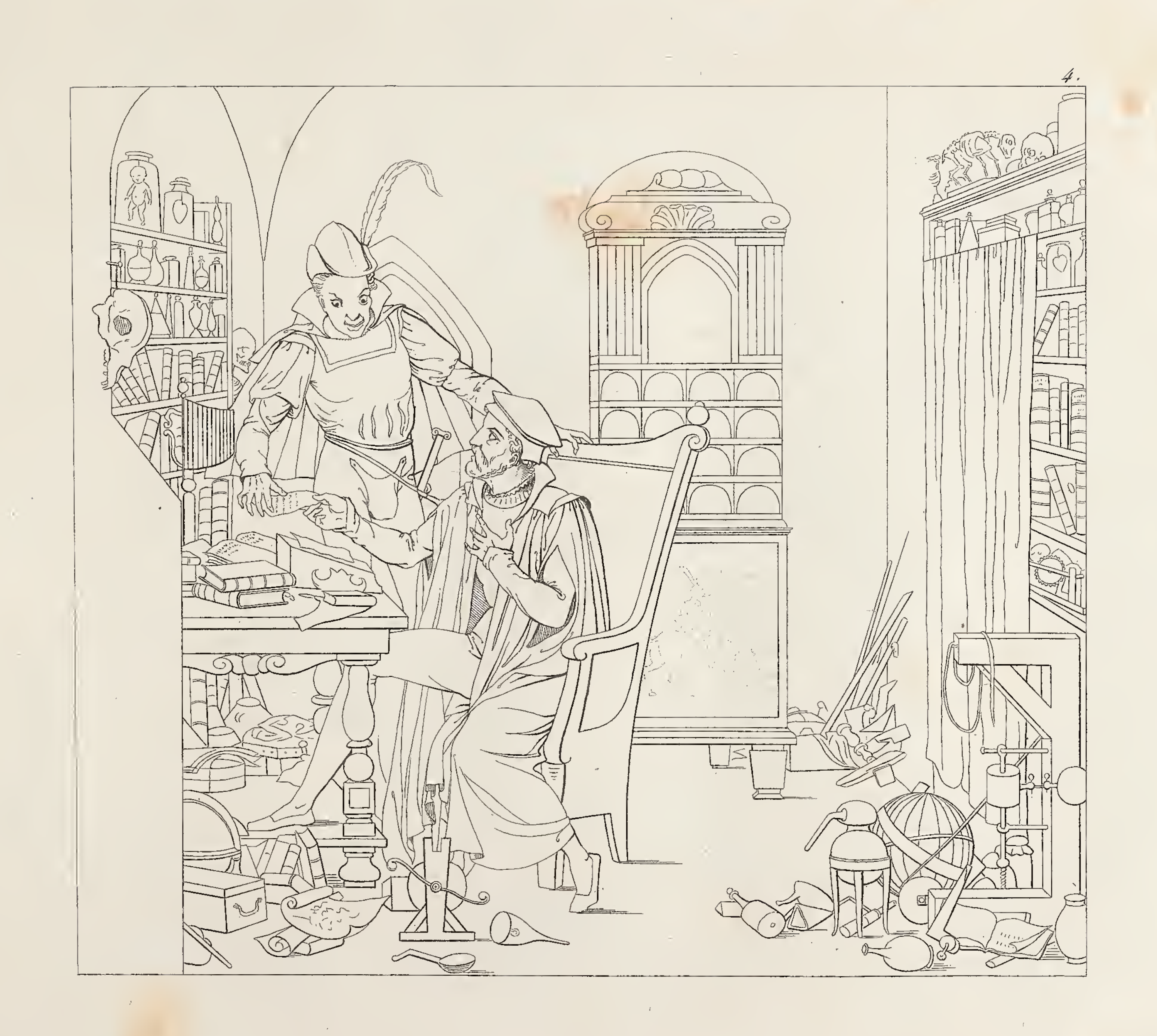
Ici finit le drame, d'une manière vague, qui cadre bien avec la marche et la bizarrerie du sujet.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ
rue du Pont-de-Lodi, nº 6.

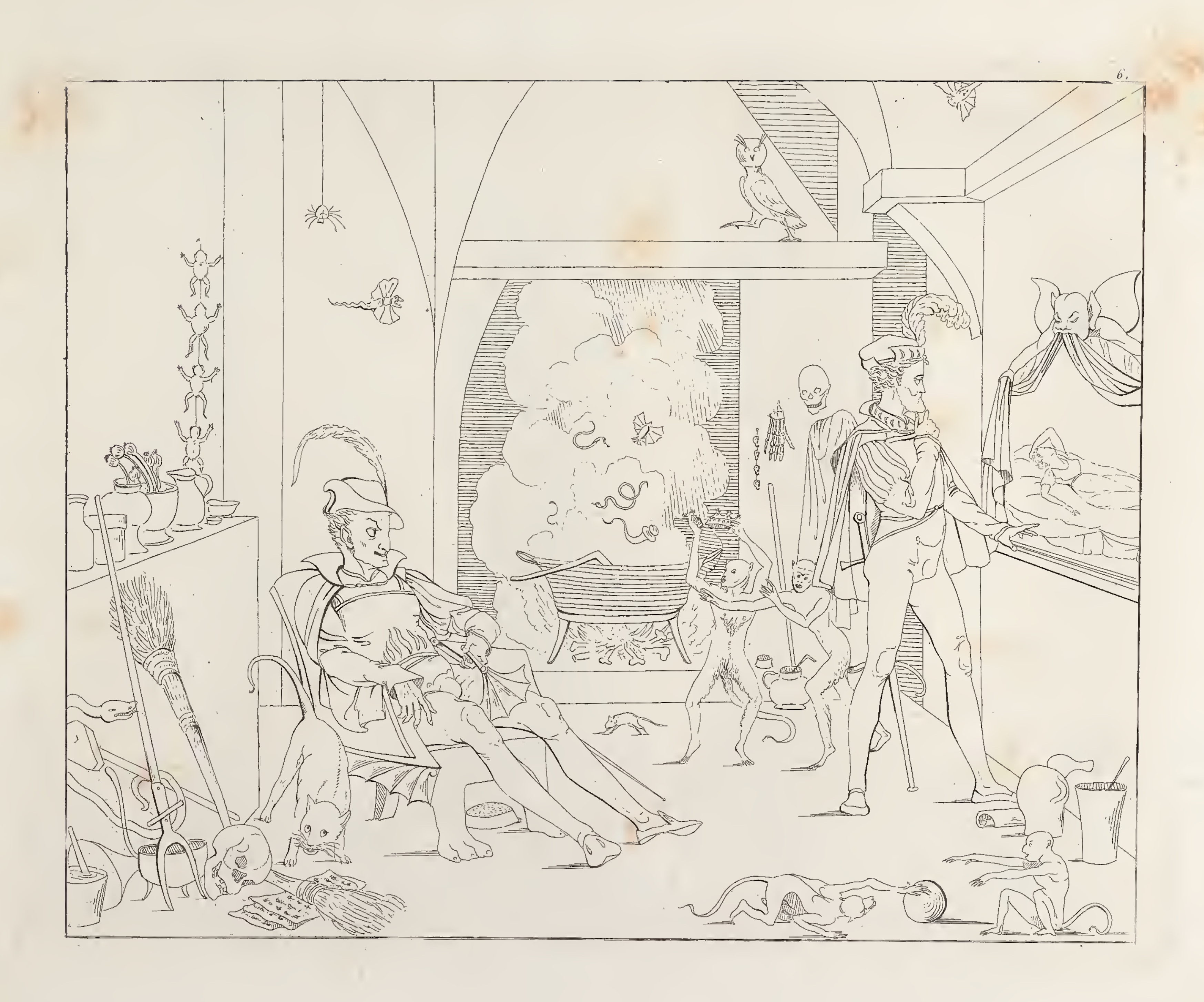




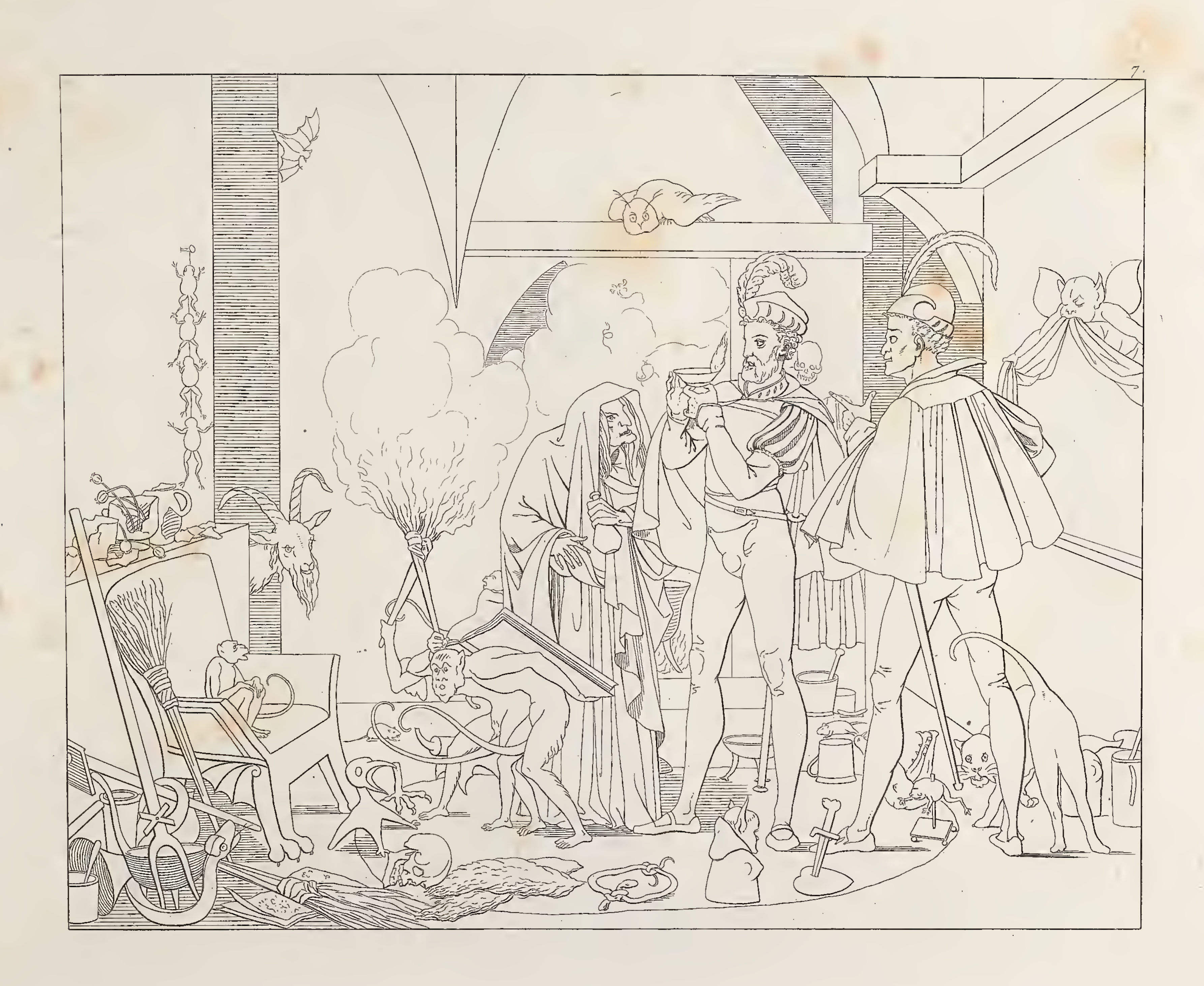




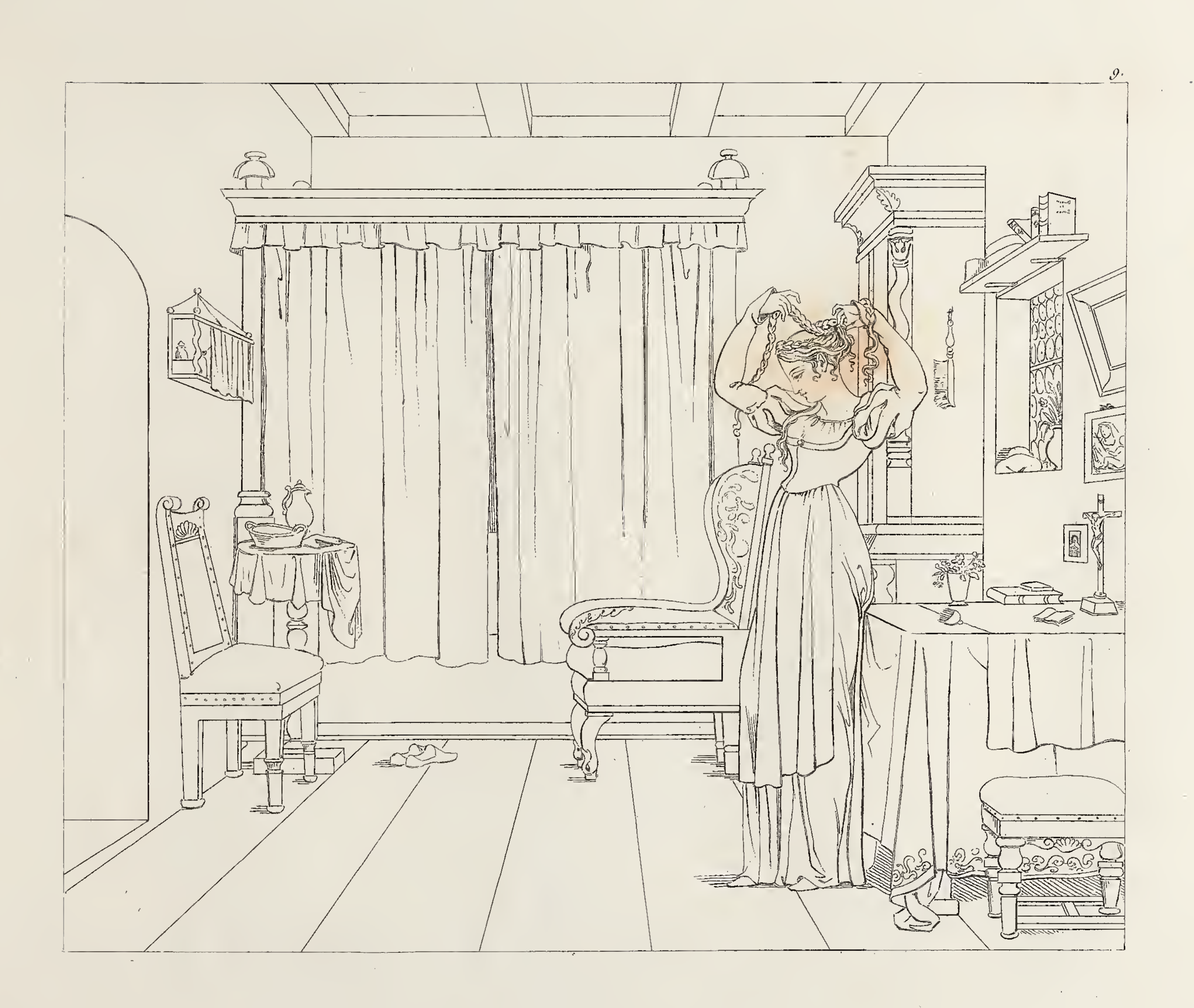


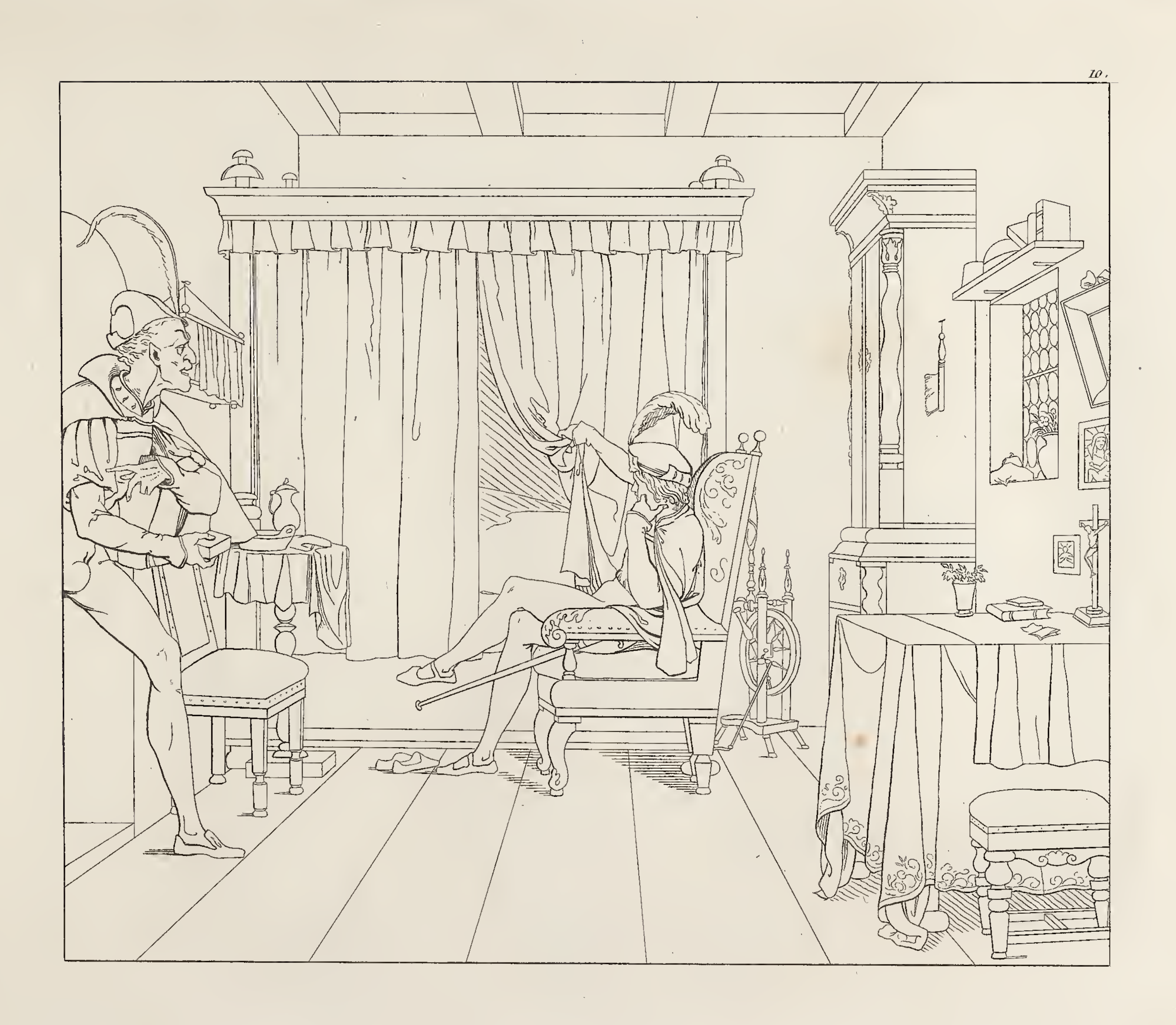


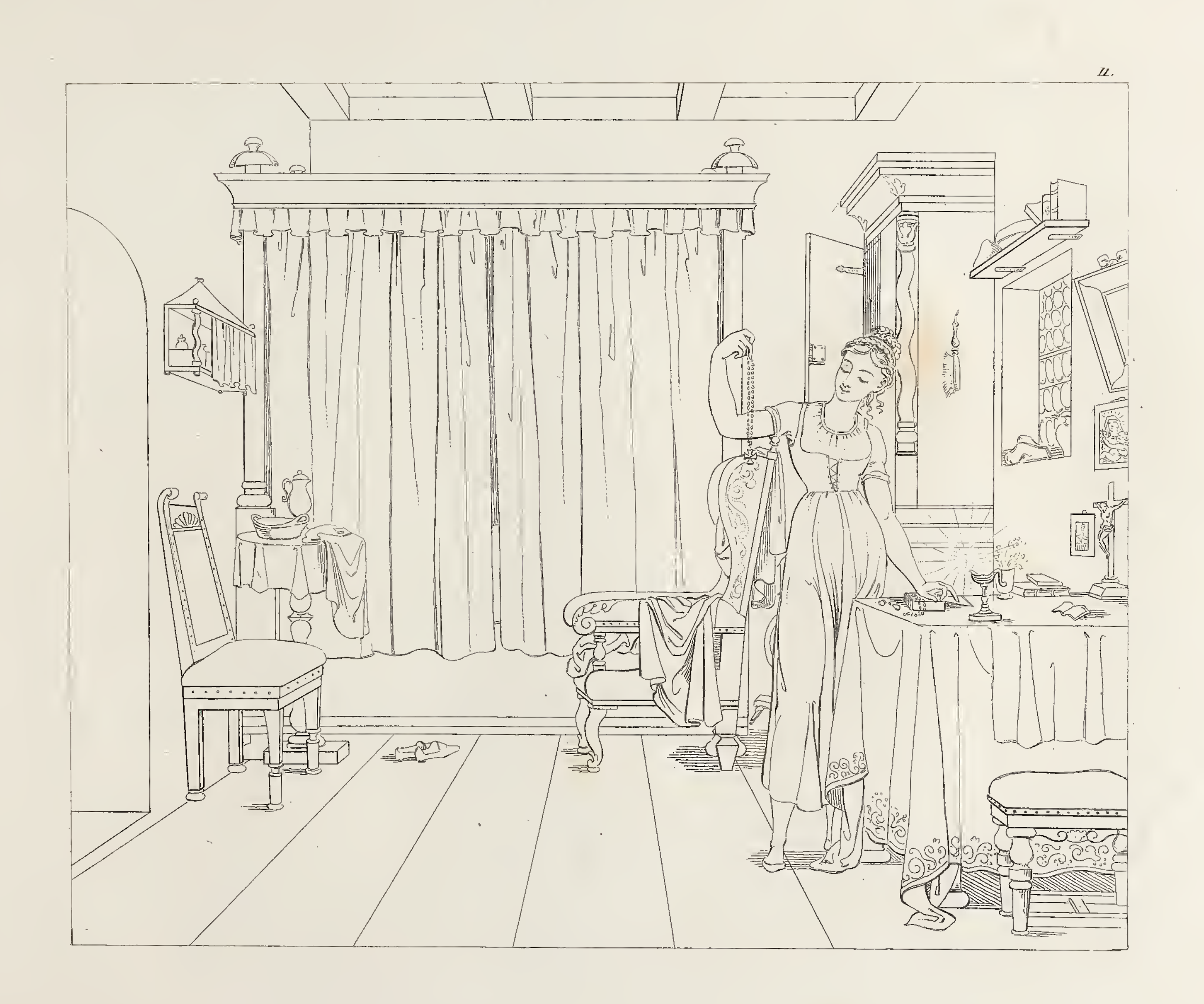
7.

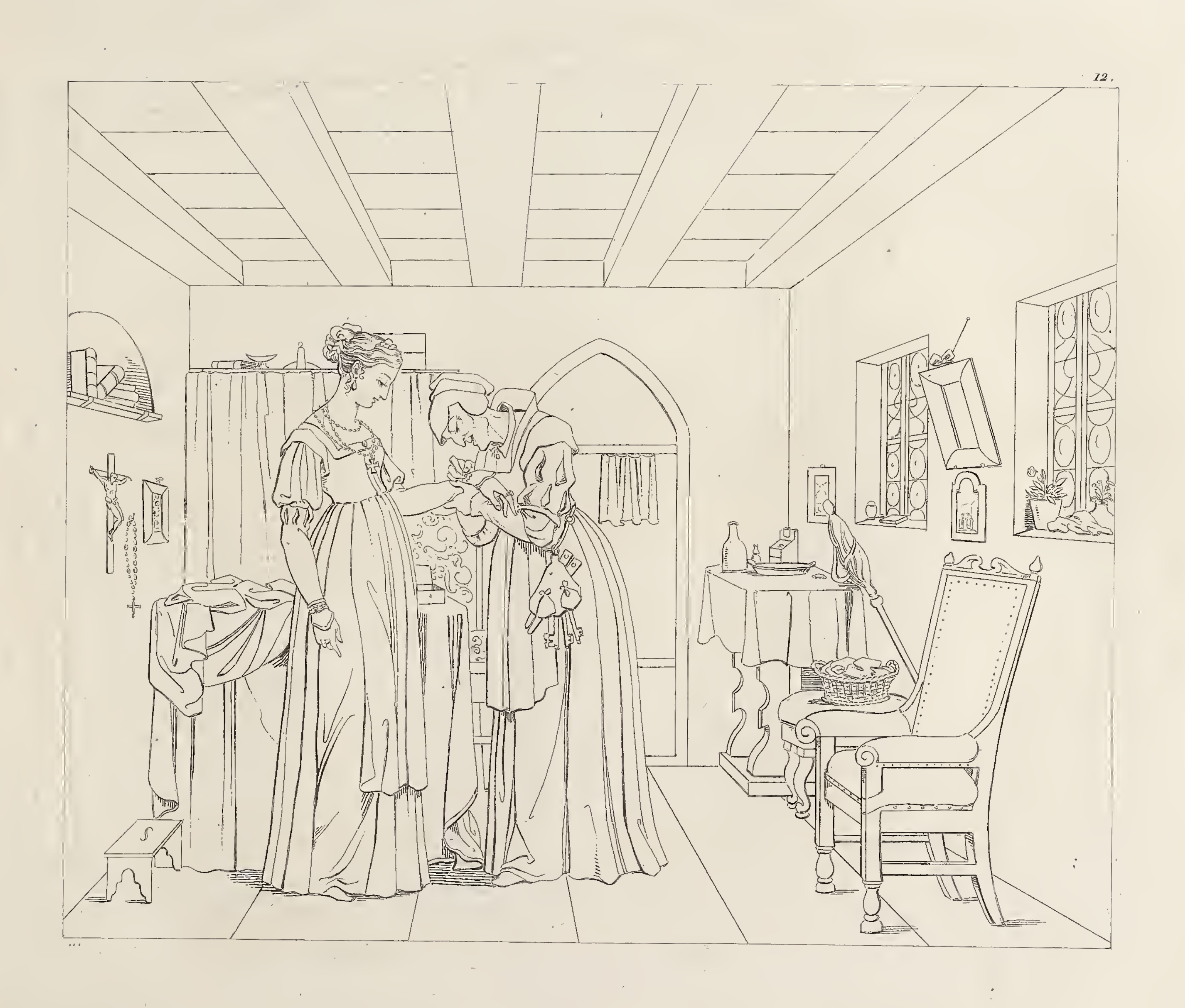


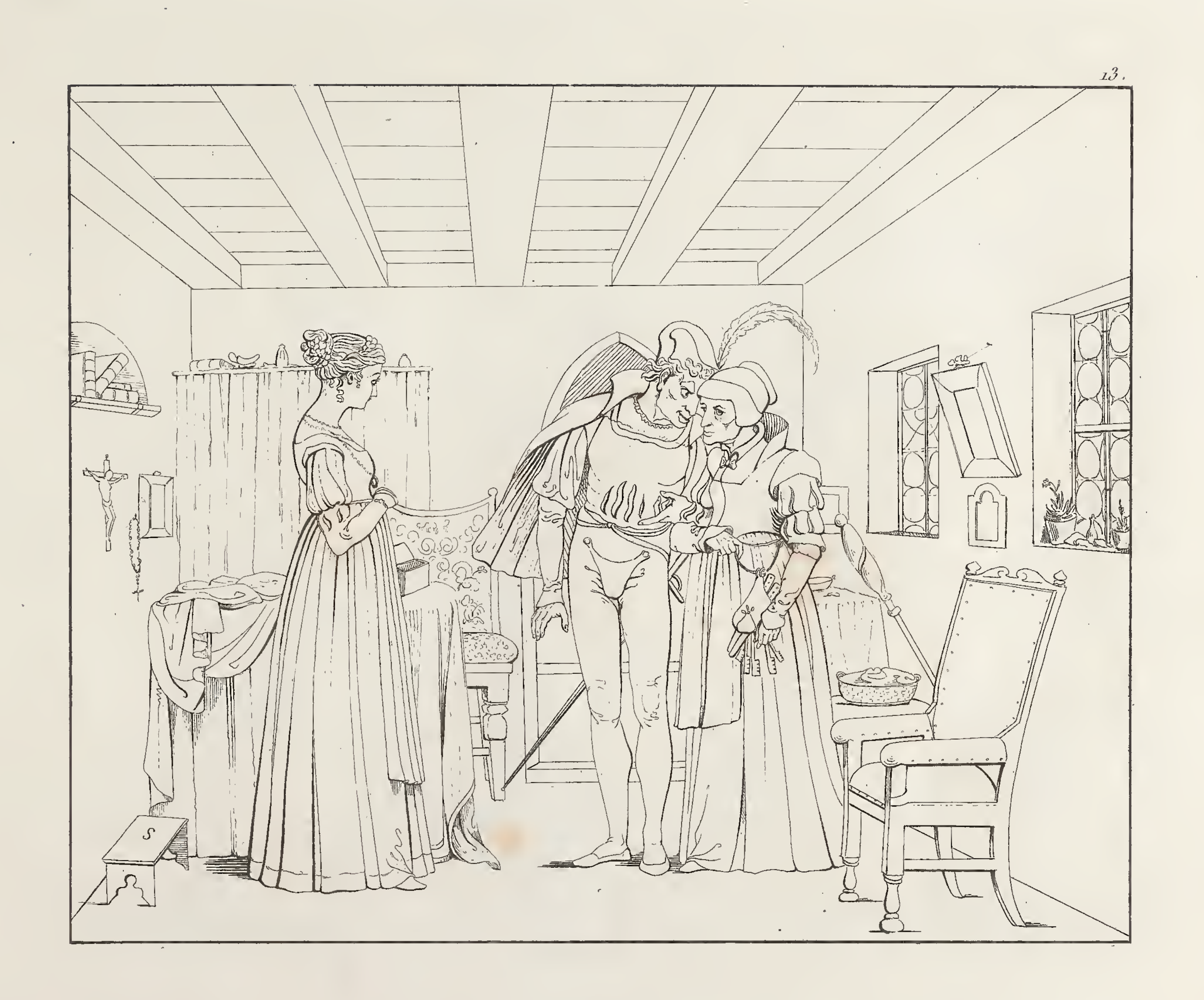











S



